

Après

Jamais nous n'avons été aussi libres que sous le confinement. Les méchants Parisiens qui en profitent pour prendre du bon temps à la campagne au mépris des consignes. Les ouvriers qui se mettent enfin en grève. Les cadres qui téléglissent. Les enfants qui exultent. Les parents qui découvrent la vitalité usante de leur progéniture. Les animaux s'ébaudissant avec une arrogance qu'on ne leur soupçonnait plus. Quelle paradoxale récréation sous la plus coercitive contrainte et sous la terrible menace de l'asphyxie. Chaque Français mis au même régime que ces horribles gilets jaunes subissant des amendes de 135 euros à chacune de leurs sorties publiques hebdomadaires. Les moralistes qui sermonnent. La parole des agents de l'idéologie dominante qui révèlent tout, d'un coup, sur ce qui est dispensable et sur ce qui est essentiel. Travailler pour manger, manger pour travailler, voter pour les reconduire. Les milliards disponibles pour venir au secours de la marchandise, denrée fondamentale sans laquelle nous mourrions.

Mais le moment est à la gravité. Des gens meurent par centaines, comprenez-vous ? Les soignants se battent, les caissières et les routiers, et les flics, même les flics, se sacrifient. Etre responsables, soudés, voilà ce qu'il nous faut jusqu'au retour à la normale. Ce retour à la normale tant espéré. Nous sortirons de cette tragédie. Tout recommencera comme avant jusqu'au prochain épisode de la catastrophe générale. Recommencer, toujours recommencer. Pour la nation, pour l'économie, pour le PIB. Revenir au plus vite à cette absurdité, à l'absence de sens, à l'absence de but. Jusqu'à ce que mort s'ensuive, mais le plus tard possible et chacun de son côté. Retrouver enfin nos destins séparés, confiés en des mains responsables qui ne manqueront pas de changer de cap, opéreront les réglages adéquats. Faisons-leur encore confiance, une dernière fois, ne doutons de rien. Tout est seulement décalé de quelques mois, voyez Roland Garros.

Ou tout maintenir à l'arrêt après la fin de l'épidémie. Prolonger la respiration. Ne rien reprendre, mais au contraire poursuivre la pause. Dehors cette fois, en continuant notre diète de bars, de restaurants, d'achats. Maintenant que nous savons, que nous avons fait l'expérience du soulagement consécutif à cette ascèse. Ne pas retourner travailler, ne plus rien payer. Assister joyeusement à l'effondrement du CAC40. Tout y perdre pour tout gagner.

Se retrouver vraiment. Se réunir partout, tout reprendre à zéro. S'interroger ensemble sur notre devenir, s'en proposer la maîtrise. Ne plus rien déléguer. Ne plus laisser le pouvoir aux mains de quelques-uns. Douter de tout. Débattre de tout,

du dispensable et de l'essentiel. Ne plus reconduire les divisions qu'on nous impose, envoyer aux ordures les identités qui nous enferment, organiser la rencontre la plus large de tous. Aucune frontière n'a stoppé l'épidémie, aucun Etat n'est étanche, ces abstractions étaient dans nos têtes. Considérer le travail pour ce qu'il est, une corvée pour manger. Produire notre propre imaginaire hors de la marchandise culturelle. Dehors le cinéma, dehors les séries, dehors les musées, dehors le théâtre ! En finir avec cet éternel retour du même, de festival de Cannes en Tour de France, de jeux Olympiques en Coupe du Monde. Faire le choix de l'irréversible et de l'inconnu avant que la catastrophe ne le fasse pour nous.

Nous avons vécu trop longtemps dans la résignation, en pensant que rien n'est possible hors de l'offre faite à chacun sur le grand menu de la vie mutilée. La machine à l'arrêt, nous faisons déjà l'expérience contraire. Leur programme cyclique est interrompu, et avec lui le rythme infernal qui nous précédait, toujours. Le voile tombe. Que désirions-nous encore dans toute leur verroterie dont ces fétichistes font maintenant l'aveu qu'elle n'était qu'un prétexte à la seule circulation de l'argent, unique richesse dans ce monde ? Brûlons le menu écrit par d'autres, tirons la nappe et renversons la table. Nous n'avons à y perdre que la pauvreté de nos vies quotidiennes, trop quotidiennes. Rien de plus dérisoire pour des condamnés que d'être résignés. Nous ne sommes plus libres de l'être et plus aucun infini ne viendra désormais nous consoler.

Mais que font-ils en face quand nous sommes pour la plupart d'entre nous assignés à résidence ? Les blindés de l'armée sont déjà là. Le chef de l'Etat et ses laquais exhortent à travailler. Les flics patrouillent. Les parlementaires commissionnent en urgence. Les experts bégayent. Les banquiers suent, et pas à cause de la fièvre. Les journalistes morigènent. Leur plus grande inquiétude, c'est l'étape d'après. La guerre qu'ils mènent n'est pas nouvelle, leur ennemi n'est pas un virus. Ils préparent la suite comme ils savent le faire et pour cela rien ne ressemblera aux douces et plates espérances de l'an 0 de Gébé. Les gilets jaunes, les émeutiers du Chili et d'Haïti, les insurgés d'Iran et d'Irak, les manifestants libanais, les protestataires de l'Hirak algérien, les frontliners de Hong Kong, les grévistes de Bogota nous l'avaient dit : fuir la guerre, c'est la perdre encore et toujours.

Serons-nous prêts ?

A bientôt, pour de belles retrouvailles, dehors.

Le 21 mars 2020, d'une zone de confinement